Ami du Clergé du 25 avril 1929

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Décalogue. — XI. Les péchés contre la vertu de religion, 241.
Pour la fête de l'Ascension. — La terre ne sera jamais le paradis, 243.
Cinq minutes d'Evangile. — XXVII. *Dimanche dans l'Octave de l'Ascension :* Dispositions pour recevoir le Saint-Esprit, 244. — XXVIII. *Pentecôte :* Le don de force, 245.
Pour des Communions solennelles. — Avant la communion, 246. — Après la communion, 247. — Renouvellement des promesses du baptême, 248.
Aux Enfants de Marie. — XVI. Le sens de l'ordre, 251.
Allocutions de mariage. — II, 251.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc. — XXI. A Tours et à Loches, 252. — XXII. Jargeau, 255.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

XI

LES PÉCHÉS CONTRE LA VERTU DE RELIGION

Mes frères,

Nous avons vu dans nos précédentes instructions les différents devoirs que nous impose la vertu de religion. Nous allons dans celle-ci examiner les différents péchés dont on peut se rendre coupable contre elle.

Les principaux sont : l'*idolâtrie*, l'*irréligion*, le *sacrilège* et la *superstition*.

I

L'*idolâtrie* est le péché de ceux qui adorent les créatures au lieu du Créateur. C'est le péché des innombrables adorateurs de Bouddha qui peuplent les Indes, la Chine et le Japon. C'est le péché aussi des pauvres sauvages de l'Afrique, de certaines îles d'Océanie, de quelques régions d'Amérique encore adonnés au culte des fétiches.

Grâce à Dieu, cette grossière idolâtrie a disparu de nos pays chrétiens. Mais le culte des créatures a-t-il pour cela complètement disparu du monde civilisé ? Qu'est-ce que le positivisme, le transformisme matérialiste, le panthéisme, professés par certains prétendus savants, et d'après lesquels Dieu et le monde seraient une seule et même chose ; qu'est-ce que le culte que rendent au démon certaines sociétés secrètes, qui ont leurs temples, leurs convents ou offices mystérieux et secrets, leurs cérémonies cultuelles, sinon une sorte d'idolâtrie ?

Et puis, si nous ne considérons plus les créatures comme des dieux, ne les traitons-nous pas trop souvent comme si elles l'étaient, en leur donnant dans notre cœur et toute notre vie la place que Dieu seul devrait occuper ? S. Paul donne le nom d'idolâtrie à l'amour de l'argent : « *Mortificate... avaritiam quæ est simulacrorum servitus* » (Col., III, 5). L'avare n'adore évidemment pas l'argent comme un dieu, mais qu'importe, si l'argent prend dans son cœur la place du vrai Dieu, si l'amour de l'argent, le désir de l'acquérir ou de le conserver lui font oublier Dieu et tous ses devoirs envers lui ? Le gourmand, l'ivrogne n'adorent pas, eux non plus, les objets de leur convoitise, et cependant S. Paul leur reproche avec larmes de faire de leur ventre leur dieu : « *Quorum deus venter est* » (Phil., III, 19). Ce culte que la passion nous fait rendre aux créatures n'est pas extérieur, il ne consiste pas dans une offrande d'encens ni dans des prostrations ; mais pour n'être qu'intérieur, il n'en constitue pas moins une sorte d'idolâtrie à laquelle nous devons bien prendre garde de nous laisser aller.

II

L'*irréligion* est le péché de ceux qui refusent à Dieu le culte qui lui est dû en tournant en dérision la religion et ses ministres. Commettent donc un péché d'irréligion ceux qui vivent habituellement dans l'oubli de Dieu, qui passent un temps considérable sans le prier, sans assister aux saints offices ni faire aucun acte religieux. A plus forte raison ceux-là commettent un péché d'irréligion qui, non contents de ne pas pratiquer la religion, manquent de respect à ses temples, à ses cérémonies saintes et à ses ministres. C'est le cas de ceux qui se comportent mal dans les églises, y entrent sans se découvrir ou sans s'y agenouiller au moins un instant, qui s'y promènent et y causent comme dans un lieu profane, sans prendre garde à la présence de Notre-Seigneur au tabernacle et sans lui donner aucune marque de respect. C'est le cas de ceux qui se dissipent et causent durant une partie des offices, au grand scandale des assistants. C'est le cas des impies qui se rient des pratiques de la piété, se moquent des personnes qui s'y adonnent et des choses saintes. C'est le cas, enfin, de ceux qui méprisent les ministres de la religion et cherchent à jeter sur eux le discrédit au risque de compromettre leur ministère et de rendre inutiles leurs efforts pour sauver les âmes. Tous ces péchés, s'ils sont inspirés, non par la légèreté, mais par l'esprit d'impiété, sont très graves.

III

Le *sacrilège* est la profanation d'une chose, d'un lieu ou d'une personne consacrés à Dieu.

C'est d'abord la profanation d'une *chose* consacrée à Dieu. La plus sainte de toutes est évidemment la T. S. Eucharistie. On la profane par la mauvaise communion, on la profane encore lorsque, par cupidité ou impiété, on porte une main impie sur le tabernacle qui la renferme, qu'on jette les saintes hosties pour s'emparer du ciboire ou qu'on les conserve pour les outrager. Ce crime est tellement épouvantable que l'absolution en est réservée de façon très spéciale au Souverain Pontife.

Sont aussi considérés comme choses sacrées les autres sacrements, les saintes Ecritures, les vases et linges sacrés, les reliques et les images des saints, les ornements sacerdotaux, les biens ecclésiastiques meubles et immeubles, l'eau, les cierges, le buis et

le pain bénits. Tous ces objets consacrés ou bénits, dit le droit canonique (can. 1150), doivent être traités avec respect, on ne les emploiera jamais à d'autres usages. Ceux-là commettent donc une faute grave qui les détournent de leur destination sainte et par mépris s'en servent pour des usages profanes. Rappelez-vous avec quelle sévérité Dieu punit le roi Baltassar qui faisait servir à ses orgies les vases sacrés du Temple.

Ceux-là commettent également une faute grave et sont frappés d'excommunication (can. 2346) qui dérobent ou même, sans autorisation de l'évêque, achètent ou louent des biens d'Eglise. Nos saints Livres nous racontent le châtiment infligé à Héliodore venu pour piller le Temple de Jérusalem. La plupart des acquéreurs des biens d'Eglise spoliés par la grande Révolution n'ont pas été plus épargnés par la justice de Dieu, ceux qui achètent sans permission les biens des morts ravis à nos églises par la loi de Séparation ne le seront pas davantage. C'est un fait d'expérience, ces biens sacrés portent malheur à leurs injustes détenteurs.

Le sacrilège est en second lieu la profanation d'un *lieu* saint, comme les églises, les chapelles publiques, les cimetières ; on profane les églises lorsqu'on y pénètre par effraction comme on le fit au moment des inventaires, lorsqu'on les enlève à leur destination sacrée comme on l'a fait de tant de chapelles de couvents, après en avoir chassé leurs propriétaires, et qu'on a transformées en remises quand ce n'est pas en salles de débauche. On les profanerait même si on ne les employait que momentanément à ces usages indignes ; et avant d'y célébrer à nouveau les saints offices, il serait nécessaire de les réconcilier, c'est-à-dire de les bénir à nouveau (can. 1173 à 1175). Il n'y aurait pas de faute par contre, si par suite de la nécessité on les employait à un usage profane honnête comme cela eut lieu pendant la guerre où tant d'églises furent transformées en hôpitaux.

On profane les cimetières, comme les églises, du reste, lorsqu'on y commet un meurtre, ou qu'on y enterre un infidèle, un excommunié, et même un enfant non baptisé.

Cette seconde sorte de sacrilège est, elle aussi, une faute très grave. Notre-Seigneur l'a bien laissé entendre lorsque, s'armant d'un fouet, il chassa les vendeurs du Temple en leur rappelant que sa maison est une maison de prière, et qu'on ne doit pas la transformer en maison de commerce, et encore moins en caverne de voleurs.

Le sacrilège, enfin, est la profanation d'une *personne* consacrée à Dieu dans l'état ecclésiastique ou religieux. On se rend coupable de cette sorte de profanation lorsqu'on frappe quelqu'une de ces personnes, qu'on les outrage, qu'on les chasse ou qu'on les force à l'exil comme on l'a fait pour tant de nos religieux français, qu'on viole en leur personne les immunités qu'elles tiennent du droit canonique. Ceux qui se rendent coupables de ces crimes sont excommuniés (can. 2343), et tôt ou tard punis de Dieu. Pour n'en citer qu'un exemple, le jour où Napoléon Ier osa porter une main sacrilège sur le pape Pie VII en le faisant arrêter à Rome, emprisonner à Savone, puis à Fontainebleau, c'en fut fini de ses succès. Vaincu et obligé d'abdiquer, il alla mourir misérablement sur le rocher de Sainte-Hélène.

IV

Le dernier péché contre la vertu de religion est la *superstition*. C'est le péché de ceux qui attribuent à certaines actions ou à certains objets une vertu que Dieu n'y a point attachée.

Je ne m'attarderai pas trop à vous en parler, car vous êtes trop intelligents et trop instruits de votre religion pour tomber dans ce travers.

Vous n'êtes pas de ceux qui tendent leur main aux bohémiennes de passage et aux diseuses de bonne aventure, pour qu'elles lisent dans ses plis et vous révèlent le sort qui vous attend. Vous n'êtes pas de ceux qui consultent les tireuses de cartes et leur demandent les secrets de l'avenir. Vous n'êtes pas de ceux qui font antichambre à la porte des spirites à la mode pour leur demander de vous mettre en relation avec le monde d'outre-tombe. Et vous avez bien raison. Tous ces gens-là sont des escrocs qui exploitent la crédulité humaine. Ce n'est point parmi les catholiques que se recrute leur clientèle, mais parmi les incroyants et les impies. Ils se rient de nos dogmes, nous accusent de superstition parce que nous croyons aux vérités du Symbole, et ils vont assiéger les cabinets de consultation des cartomanciennes et acceptent leurs prophéties comme des oracles. Tant il est vrai que nul n'est aussi crédule que les incrédules.

Vous n'êtes pas de ceux, enfin, qui se croient perdus parce qu'ils ont entendu le cri d'une pie ou d'une chouette dans le voisinage, qui tremblent parce qu'ils ont renversé une salière ou qu'ils étaient treize à table. Vous savez bien que toutes ces superstitions sont des sottises.

Ne vous contentez pas de fuir ces superstitions grossières. Gardez-vous de tout ce qui, même dans la pratique de la religion, pourrait se glisser de superstitieux. Il y a quelques années, les chaînes de prières étaient fort en honneur : on vous envoyait une prière qu'on vous demandait de réciter, de copier et d'envoyer à neuf personnes différentes, en vous promettant une grande grâce en récompense de cette pratique. C'est là une superstition condamnée maintes fois par l'Eglise. C'est également une superstition d'attribuer à une formule de prière une efficacité certaine pour obtenir, par exemple, une bonne mort : ni Dieu ni l'Eglise n'ont jamais attaché pareille vertu à aucune prière. C'est une superstition de croire que certaines prières accompagnées de signes de croix ou autres gestes guérissent infailliblement telles maladies. Le bon Dieu n'a jamais rien promis de semblable. Il nous permet d'implorer son secours dans nos épreuves, d'invoquer ses saints en telles ou telles circonstances, en son nom l'Eglise attache une vertu particulière aux sacramentaux tels que le pain, l'eau, les cierges bénits, mais en fin de compte, Dieu se réserve de récompenser comme bon lui semble notre foi et notre confiance ;

et s'il le fait toujours au mieux de nos intérêts, il ne le fait cependant pas toujours au gré de nos désirs.

Employons donc de préférence à tout le reste les prières composées ou approuvées par l'Eglise ; allons chercher dans sa liturgie et son rituel les bénédictions appropriées à nos divers besoins temporels ou spirituels ; pratiquons les dévotions recommandées par elle ; ne faisons servir les objets bénits qu'aux usages auxquels elle les destine ; et notre religion sera toujours sage et éclairée, nos actes de religion seront certainement agréables à Dieu, et, en le priant, nous serons sûrs de le faire comme il convient. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION

LA TERRE NE SERA JAMAIS LE PARADIS

Vado parare vobis locum.
Je vais vous préparer une place. (Jo., XIV, 2).

Mes frères,

Si nous avions le moindre doute sur l'existence d'une autre vie et le bonheur qui nous y attend, cette parole suffirait à le faire disparaître.

Quel est en effet celui qui nous l'adresse, cette consolante parole ? C'est Notre-Seigneur, le Fils de Dieu, Dieu lui-même. Sa divinité, il l'a prouvée en accomplissant les prophéties qui le concernaient et en faisant lui-même des prédictions qui se sont pleinement réalisées, et qui ont ainsi montré sa science infinie du passé, du présent et de l'avenir. Sa divinité, il l'a prouvée en faisant des prodiges sans nombre, en changeant l'eau en vin, en multipliant les pains, en commandant aux vents et à la tempête, en guérissant les malades et en ressuscitant les morts, montrant ainsi qu'il est le Maître de la nature et des éléments. Sa divinité, il l'a prouvée en sortant vivant du tombeau et en se ressuscitant lui-même par sa propre puissance, affirmant de cette façon sa domination absolue sur la vie et sur la mort. Il l'a prouvée enfin en cette fête même de l'Ascension, en s'élevant dans les airs et en montant au ciel, en présence de ses apôtres et de plus de cinq cents disciples.

Oui, Notre-Seigneur est Dieu. Or s'il est Dieu, il ne peut ni se tromper ni mentir. Sa parole est la vérité même. Quand il nous affirme, en remontant au ciel, qu'il va nous y préparer une place, nous devons donc le croire. Cette promesse doit nous combler de joie. Tout ne finira pas pour nous à la mort. Après cette vie qui pour tous sera courte, il y en aura une autre qui ne finira jamais : après la terre ce sera le ciel. Une place nous y attend, une place nous y a été préparée par Notre-Seigneur lui-même.

I

Cette consolante vérité devrait être accueillie de tous avec bonheur, or il n'en est rien. Les impies la traitent de rêve et de chimère. Selon eux, quand on est mort tout est mort, et le Paradis, c'est sur la terre qu'il faut le chercher. « Laissons le ciel aux anges et aux oiseaux, disait dans un blasphème le socialiste allemand Bebel, pour nous, jouissons le plus possible et tâchons de faire de la vie une fête perpétuelle. »

Y réussiront-ils ? Non, mes frères. Le bon Dieu, au commencement du monde, avait fait de la terre un Paradis, le Paradis terrestre. Il y avait placé nos premiers parents qui y vivaient innocents et parfaitement heureux. Ceux-ci, hélas ! ne méritèrent pas d'y rester. En désobéissant à Dieu, ils s'en firent chasser et depuis ce moment la terre n'est plus qu'une vallée de larmes. D'elle-même elle ne produit plus que des ronces et des épines, et pour en tirer son pain de chaque jour, l'homme est obligé de la cultiver à la sueur de son front. Beaucoup de fatigues, beaucoup de souffrances à peine interrompues par quelques éclaircies de bonheur, et enfin la mort, tel est le partage de l'homme ici-bas.

Les socialistes ont beau faire, ils ne changeront rien à tout cela. Ils ne supprimeront pas les *souffrances physiques.* Toujours il y aura sur la terre des êtres chétifs, au tempérament débile, qui semblent n'être venus au monde que pour souffrir. Ceux qui ont été mieux favorisés et ont reçu la santé en partage ne sont pas pour cela exempts de souffrances. Ils sont, comme les autres, exposés aux intempéries et aux rigueurs des saisons ; comme les autres il leur faut souffrir du froid en hiver et de la chaleur en été ; comme les autres ils sont sujets aux accidents. Aujourd'hui pleins de vie, peut-être demain seront-ils cloués sur un lit de douleur.

Les socialistes ne supprimeront pas davantage de ce monde la *souffrance morale.* Ils n'ont pas encore trouvé le moyen d'empêcher de mourir. Or tant que la mort séparera ceux qui s'aiment, tant qu'elle ravira l'époux à son épouse, le père, la mère à ses enfants, son fils, sa fille au père et à la mère, il y aura des larmes et des deuils sur la terre, par conséquent de la souffrance.

Pour faire de la terre un paradis, il faudrait en bannir le *péché,* supprimer les *vices* et les *passions* qui sont la source de tant de maux : l'orgueil et l'ambition générateurs de tant de rivalités, l'avarice qui inspire tant d'injustices et soumet ses victimes à tant de privations, la luxure cause de tant de drames sanglants et de crimes passionnels, la jalousie qui occasionne tant de haines et de rancunes, la gourmandise qui ruine tant de santés par les excès qu'elle fait commettre dans le boire et dans le manger, la colère source de tant de violences et de brutalités, la paresse, principe de tant de misères et de tant de privations.

Or, est-ce le socialisme, tel que le conçoivent les impies et les ennemis de la religion, qui supprimera la cause de toutes ces souffrances ? Est-ce lui en particulier qui désarmera toutes ces passions qui conspirent contre notre bonheur ici-bas ? Non, car, bien au contraire, il les surexcite, il flatte tous les bas instincts de l'homme au risque de déchaîner la guerre sociale. Au lieu de faire de la terre un paradis, il risque d'en faire un enfer anticipé.

II

Pour faire de la terre un paradis, il faudrait supprimer le travail avec tout son cortège de fatigues. Les socialistes ont la prétention d'y arriver en mettant en commun tous les biens. Quand il n'y aura plus de riches ni de pauvres, disent-ils, tout le monde sera heureux.

A supposer que ce partage puisse avoir lieu, le bonheur qui en résulterait ne serait pas de longue durée. Qu'on partage à midi : le prodigue se hâtera de dissiper sa part au cabaret et dans les lieux de plaisirs, tandis que le travailleur fera valoir et prospérer la sienne, et, dès le soir, il y aura de nouveau des riches et des pauvres.

Mais, disent les communistes, on ne partagera rien, on socialisera les biens, ils deviendront la propriété de l'Etat, ils n'appartiendront plus à personne, mais seront à tout le monde.

M. f., cela ne supprimera pas le travail ni ses fatigues, car il faudra tout de même travailler et peiner pour mettre ces biens en valeur et leur faire produire tout ce qui est nécessaire à l'homme. Cela ne supprimera pas les riches et les pauvres, car tout comme aujourd'hui, il faudra que les uns commandent et que les autres obéissent, que les uns dirigent le travail et que les autres l'accomplissent.

Loin de rendre les hommes plus heureux, ce système les privera au contraire du peu de bonheur qu'ils goûtent ici-bas. Ils n'auront plus de plaisir à travailler puisqu'ils travailleront sans profit pour eux. La propriété privée n'existant plus, il n'y aura plus de famille et c'est l'Etat qui se chargera des enfants, qui les nourrira, qui les habillera comme il le fait aujourd'hui pour les enfants de l'Assistance publique. Ils grandiront privés de la chaude affection de leurs parents qu'ils ne connaîtront même pas, et auxquels ils ne témoigneront aucune reconnaissance. Devenu vieux, le travailleur sera naturellement, lui aussi, à la charge de la société, puisqu'il aura toute sa vie travaillé pour elle et n'aura pu amasser quoi que ce soit pour lui. Au lieu d'être entouré des soins affectueux des siens, il devra aller finir ses jours à l'hôpital aux frais de l'Etat, puisque ce sera l'Etat qui bénéficiera du travail et pourvoira aux besoins de chacun.

Le jour où ces théories seraient mises en pratique, la société ne serait pas un paradis, mais une vaste caserne ou plutôt un immense bagne.

III

Vous le voyez, m. f., les ennemis de la religion sont incapables de supprimer le travail et la souffrance, ils sont impuissants à faire de cette terre un paradis. Au contraire leurs théories ne font que rendre plus malheureux l'homme ici-bas. Car enfin, avec eux, la vie devient une énigme. Pourquoi sommes-nous sur la terre et qu'y sommes-nous venus faire s'il n'y a point de paradis ? Vraiment, on ne saurait le dire... Notre vie, après avoir commencé par des vagissements et des pleurs, se termine par des plaintes et des gémissements. Nous souffrons pour venir au monde, nous souffrons pour en sortir, et, entre ces deux extrémités, c'est tous les jours le dur travail, ce sont des maladies et des chagrins de toute sorte. Est-ce donc là notre destinée ? Si tout pour nous doit finir à la tombe, vraiment ce n'était pas la peine de naître et je comprends ceux qui mettent prématurément fin à une si triste existence par le suicide. Non ! cette conception de la vie sans le ciel est trop absurde et trop désespérante pour être vraie.

Tout autre est, pour le chrétien, la conception de la vie. Pour lui, Dieu nous a créés afin de nous associer à son bonheur et de nous le faire partager pendant toute l'éternité. Seulement, ce bonheur, il veut que nous le méritions, et notre présence sur la terre n'a pas d'autre motif. Rien d'étonnant dès lors s'il nous faut y travailler et y peiner, car on n'a rien sans peine. Le travail est différent pour chacun, la peine varie selon les conditions, mais elle existe et elle doit exister pour tous ; nul ne sera récompensé s'il n'a travaillé et peiné, et chacun sera récompensé dans la mesure où il l'aura fait. Ce travail et cette peine, du reste, seront de courte durée et seront suivis d'une éternité de bonheur, durant laquelle nous serons exempts de tous les maux et en possession de tous les biens.

Ah ! cette fois, la vie cesse d'être pour moi une énigme : je me l'explique et j'en devine la signification. Je comprends en particulier la raison des souffrances dont elle est remplie. Considérées à la lumière de l'éternité, elles perdent leur amertume ; au lieu d'être un mal à nos yeux, elles deviennent un bien. Ainsi transfigurées, nous les acceptons, nous les supportons avec joie, tout comme vous supportez avec joie les fatigues et les travaux par l'espoir du profit et du gain qui en seront la récompense.

C'est cette pensée du ciel qui soutenait les martyrs au milieu des tortures, c'est elle qui encourageait les apôtres, aujourd'hui encore c'est elle qui réconforte les missionnaires au milieu des labeurs de l'apostolat, c'est elle qui console le malade sur son lit de souffrance et qui adoucit les larmes qu'on verse sur la tombe des êtres chers. « Mon fils, regarde le ciel ! » disait la mère des Macchabées à ses fils qu'Antiochus faisait mourir à petit feu. M. f., regardons le ciel, nous aussi, dans nos peines, regardons-le souvent pour nous encourager à rester fidèles à Dieu et à le bien servir. Disons-nous que dans ce beau ciel il y a une place qui nous attend, une place que Notre-Seigneur lui-même est allé nous préparer. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XXVII

DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION

Dispositions pour recevoir le Saint-Esprit

L'Eglise célébrera dimanche prochain l'anniversaire de son premier beau jour, de celui qui vit l'Esprit même de Dieu descendre du ciel et se reposer en forme de langues de feu sur d'humbles Israélites, et les transformer en conquérants du monde.

Nous aussi nous attendons le Saint-Esprit. Non pas qu'il doive se manifester à nous avec l'éclat et les miraculeux effets du jour de la Pentecôte ; mais nous l'attendons pour qu'il ranime en nous les dons qu'il y a déposés au jour de notre Baptême et qu'il a complétés au jour de la Confirmation. Ces dons sommeillent dans notre âme, il faut les réveiller.

Est-il meilleure école que celle du Cénacle pour apprendre à nous préparer à la venue du Saint-Esprit ? Considérons ce qui se passe dans cette sainte assemblée.

1° Les apôtres sont *recueillis*. 2° Ils sont *vigilants*. 3° Ils *prient*.

I

La première condition pour recevoir le Saint-Esprit, c'est le recueillement. L'Esprit-Saint nous dit lui-même que lorsqu'il veut parler à une âme, il la mène dans la solitude et là il s'adresse à son intelligence où se forment les pensées, à sa mémoire où se donnent rendez-vous les souvenirs, à sa volonté où se prennent les bonnes résolutions, à son cœur où se prend l'élan. Dieu ne saurait se communiquer à une âme dissipée. Les apôtres étaient dans la retraite quand le Saint-Esprit descendit sur eux.

Eloignons donc de nous tout ce qui nous dissipe, comme la lecture des romans, la fréquentation des assemblées mondaines, le goût des spectacles et, d'une manière générale, les préoccupations et les soucis exagérés des choses de ce monde.

II

La deuxième disposition pour recevoir le Saint-Esprit, c'est la vigilance.

C'est ordinairement à l'improviste que le Saint-Esprit se présente à la porte de notre âme. C'est *tout à coup* que S. Paul fut renversé sur le chemin de Damas. C'est *tout à coup* que l'étoile mystérieuse apparut aux Mages. C'est *tout à coup* qu'il se fit, dans le Cénacle, un bruit semblable à celui d'une bourrasque violente.

Pour recevoir la grâce, il faut être attentif aux mouvements du Saint-Esprit et obéir sans tarder à ses inspirations. Ne remettons jamais au lendemain la pratique de la vertu, mais saisissons aussitôt toutes les occasions. Une humiliation se présente-t-elle, faisons tout de suite un acte d'humilité. Une injure nous est faite : ne manquons pas de faire un acte de charité. Un chagrin, une souffrance, une contrariété nous arrivent : quel beau moment pour faire un acte de patience !

Soyons chez nous lorsque la grâce nous visite.

III

La troisième condition pour recevoir le Saint-Esprit, c'est de prier. La grâce vient du ciel, c'est donc là qu'il faut la chercher. Au Cénacle, dans cette assemblée d'humbles et de petits, on n'entendait que le doux et perpétuel gémissement de la prière, répétant sans se lasser : — « Seigneur, envoyez votre Esprit, pour cette création nouvelle qui doit changer la face de la terre. Envoyez à ce monde perdu de vices et d'erreurs l'Esprit de vérité qui procède du Père, le Consolateur suprême pour des enfants que vous ne voulez pas laisser orphelins. »

* *

Et quand nous aurons reçu la grâce, ne nous laissons arrêter ni par la mollesse *du dedans*, ni par les jugements et les persécutions *du dehors*. Ce que les apôtres ont fait, chaque chrétien, dans une certaine mesure, doit le faire. Ils ont rendu témoignage à Jésus-Christ par le dévouement de leur vie. Rendons ce même témoignage par la persévérante observation des commandements, source d'édification pour nos frères et garantie pour nous-mêmes du bonheur éternel. Ainsi soit-il.

XXVIII

PENTECÔTE

Le don de force

Aujourd'hui, m. f., nous célébrons la fête du Saint-Esprit. Comme vous le savez, le Saint-Esprit prend possession de nos âmes au jour de notre Baptême ; mais il s'y établit en maître avec ses sept dons le jour de la Confirmation, qui est notre Pentecôte à nous.

Pour être complet, il me faudrait vous montrer comment chacun des sept dons du Saint-Esprit correspond à un besoin de la nature humaine ; mais je ne veux m'arrêter qu'à un seul, le don de FORCE. Nous verrons en deux mots *ce qu'il est*, et un peu plus longuement *combien il nous est nécessaire*.

I

Et tout d'abord, distinguons la *vertu* du *don* de force.

La *vertu* de force est une énergie mystérieuse qui soutient l'homme au milieu des luttes de la vie et lui communique un pouvoir de résistance semblable à celui du rocher au milieu de la mer.

Cette vertu de force peut résider même dans les âmes qui n'ont pas été sanctifiées par le baptême, parce que le Créateur, qui nous a faits à sa ressemblance, a laissé tomber sur nous une partie de son énergie. Aussi, dans tous les rangs de la société on rencontre de ces caractères vigoureux qui méritent notre admiration. Cependant, la force que l'homme tire de lui-même est bientôt épuisée, pauvre source que le soleil de la tentation a bientôt tarie. Nous sommes loin de posséder en nous-mêmes ce que l'Ecriture appelle « le puits des eaux vivantes. »

Au-dessus de cette vertu naturelle, il y a la vertu surnaturelle de force qui a été créée en nous dès que la grâce sanctifiante du baptême s'est emparée de nos âmes.

Quant au *don* de force, que l'on reçoit dans le sacrement de Confirmation, il développe, augmente, perfectionne cette énergie.

II

La force fut de tout temps nécessaire à l'âme chrétienne, car ses ennemis sont nombreux. Nous avons besoin de force contre le démon, qui rôde sans cesse autour de nous, dit l'Ecriture, pour mutiler notre âme et assouvir ainsi contre la ressemblance divine la haine qu'il ne peut exercer contre Dieu lui-même. Contre le démon qui veut frapper notre vie de stérilité, afin que nous nous présentions les

mains vides au jour de la rétribution. Il sait en effet que la vie présente, fugitive et changeante, ne nous a été donnée par Dieu que pour préparer, par nos bonnes œuvres, la vie éternelle.

Nous avons besoin de force contre nous-mêmes. Depuis la chute originelle, l'homme a un poids qui l'attire en bas, et dans la jeunesse ce poids est quelquefois comme le boulet du galérien.

Nous avons besoin de force contre le monde, et par le monde on entend l'ensemble des personnes qui, consciemment ou inconsciemment, par leurs paroles ou leurs exemples, entraînent notre activité en dehors de la voie chrétienne. Le monde est un habile enchanteur, et il est facile de se laisser aller au chant de ses sirènes. Pour lutter contre ses séductions, il faut de la force, comme il en faut au nageur pour aller contre le courant.

Pour résister à tant et de si puissants ennemis, il faut se réfugier auprès de Dieu. *Qui adhæret Deo, unus spiritus est.* Celui qui adhère à Dieu, ou, pour mieux rendre la force du texte original, celui qui est agglutiné à Dieu, est un même esprit avec lui. Et comme l'Esprit de Dieu est un Esprit de force, il en résulte que celui qui adhère à Dieu ne peut être renversé par les assauts du mal.

En ce jour, m. f., redoublons d'attention et de ferveur pour recevoir avec abondance, dans le champ de nos âmes, la force du Saint-Esprit, qui nous gardera pour la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

POUR DES COMMUNIONS SOLENNELLES

AVANT LA COMMUNION

Mes bien chers enfants,

Le voici donc arrivé, ce grand jour auquel vous vous êtes si bien préparés par la prière, par l'étude du catéchisme, par la bonne volonté. Presque quotidiennement, depuis plusieurs années, ensemble nous en avons parlé. Mais, une fois encore, la dernière avant votre Première Communion solennelle, vous ouvrant mon cœur tout plein d'affection pour vous, il me faut essayer de parfaire, s'il en est besoin encore, la préparation de vos âmes, en vous rappelant la gravité de l'acte que vous allez accomplir et en vous redisant dans quels sentiments vous devez recevoir l'Hostie sainte.

I. — *Gravité de l'acte*

Venu chez nous par amour, Jésus en sortit par la porte sanglante d'un amour plus grand encore : il mourut sur la Croix. Etait-ce donc fini ? Allait-il nous quitter pour toujours ? — Non, écoutez : son amour va parler et sa toute-puissance fera le reste.

Un soir, la veille de sa Passion et de sa mort, à la table de la Pâque, il prit du pain dans ses mains vénérables ; il le bénit, le rompit, et le distribua à ses apôtres avec ces paroles qui opèrent ce qu'elles disent : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Il fit de même pour le calice où le vin était versé : « Prenez et buvez, car ceci est mon sang. » Il commanda à ses apôtres, dont il faisait les prêtres d'un sacerdoce nouveau, de renouveler dans tous les siècles ce miracle et ce mystère. A partir de ce moment, Dieu habita non seulement parmi nous, mais en nous : *Habitavit in nobis.* Et le corps, le sang, l'âme, la divinité du Christ seront partout où il y aura un peu de pain et de vin sur une pierre d'autel, et un prêtre pour les consacrer.

Sur l'autel de notre église, ce mystère vient de se renouveler, et, tout à l'heure, quand vous serez agenouillés, le prêtre ouvrira le ciboire sacré, il en retirera, caché sous les apparences de l'Hostie, celui duquel il dira à haute voix, en le montrant au peuple : « *Ecce Agnus Dei,* voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde, » et, pendant que le ciel s'inclinera, pendant que des larmes tomberont des yeux de vos parents tout émus, il le déposera sur vos lèvres tremblantes.

Enfants bien-aimés, qu'en ce moment vos âmes s'embrasent, qu'elles se dilatent, qu'elles s'emplissent de la foi la plus vive, la plus humble, la plus repentante, la plus confiante et la plus filiale.

II. — *Sentiments nécessaires*

I. — Oui, c'est bien Jésus que vous allez recevoir, non pas un corps grossier et mortel comme notre corps terrestre, mais un corps ressuscité, transfiguré, impassible, subtil, glorieux, tel qu'il est dans le ciel. Sans doute, nous n'avons pas l'idée d'un tel état, mais, pleins de confiance, nous nous en remettons à la parole de Dieu, et, spontanément, éclairée, rassurée, vive, ardente, notre *foi* jaillit tout ensemble de notre esprit et de notre cœur. « Seigneur, » disons-nous avec S. Pierre, avec les croyants de tous les siècles, avec les puissants génies comme avec les esprits les plus humbles, « Seigneur, à qui irions-nous ? vous seul avez les paroles de la vie éternelle », et, tombant à genoux devant l'Hostie, nous nous écrions : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

II. — Perçant les voiles eucharistiques, la foi nous met en présence de l'infinie majesté de Dieu ; l'*humilité,* elle, nous met en face de notre extrême bassesse. Comment, enfants bien-aimés, ne seriez-vous pas confondus, en considérant qu'un Dieu si grand et si parfait, un Dieu dont la pureté éblouit et fait trembler les anges daigne s'abaisser jusqu'à vous, qui l'avez tant de fois outragé ? Dites, comme le centurion, dans un élan suppliant : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en moi. »

III. — Et, parce que Dieu veut entrer dans votre âme, qu'il a désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous, faites appel à toutes les forces de votre *repentir* pour vous purifier une dernière fois et dire, comme la Chananéenne, ou comme les aveugles sur la route de Jéricho : « Jésus, fils de David, ayez pitié de nous, » ou encore avec David invoquez la grande miséricorde de Dieu et demandez-lui une grâce suprême de pardon, de purification, d'assainissement : « *Amplius lava me !* »

IV. — Et puis, prêtez tendrement l'oreille aux douces paroles du Sauveur : « Mon enfant, vous dit-il comme à Pierre, m'aimes-tu, m'aimes-tu bien ? »

Répondez-lui : Seigneur, vous savez que je vous aime. Dès l'éveil de ma raison, quand, tout petit, je m'asseyais sur les bancs du catéchisme, avec joie j'entrevoyais dans le lointain le beau jour de ma première Communion, et, à mesure que les années, les mois, les semaines s'écoulaient, mes désirs devenaient plus intenses et plus impatients. Pendant la retraite, hier après le pardon du Bon Dieu, après le pardon et la bénédiction de mes chers parents, avant de m'endormir, il y avait comme une voix délicieuse qui chantait :

Heureux enfants, tressaillez d'allégresse,
Votre Jésus vous appelle aujourd'hui.
Il vient, il vient, ce Dieu plein de tendresse,
Brûlants d'amour, ah ! volez tous à lui !

Et dès l'aurore, ce matin, alors que les joyeux carillons chantaient le lever de ce grand jour, ma pensée et mon cœur s'orientaient plus que jamais vers le Tabernacle. Sous l'action de la foi, de l'humilité, du repentir, de l'amour et des saints désirs, mon cœur est prêt et je puis, dans la plus entière confiance et le plus filial abandon, m'écrier : « Venez, Seigneur Jésus, venez. »

* *

Quant à nous, mes bien chers frères, parents, amis, compatriotes de nos premiers communiants et de nos renouvelants, nous reportant plus ou moins en arrière, à dix, vingt, trente, cinquante ans, nous revivons l'heureux instant où, entourés de ceux qui nous aimaient, nous montions, nous aussi, à l'autel pour faire notre première Communion. Si nous sommes restés fidèles à nos engagements, demandons à Dieu que sa grâce renouvelle sans cesse nos forces et rafraîchisse nos vertus. Si nous avons été ingrats, prions-le qu'il veuille bien nous pardonner nos offenses, apaiser nos passions, guérir nos infirmités, nous donner le courage de récupérer la vie surnaturelle. Et que notre affection, notre sympathie à tous se condensent en une ardente prière pour ces chers enfants. Ainsi soit-il.

APRÈS LA COMMUNION

Mes bien chers enfants,

Le prêtre vient de vous donner la sainte Hostie et vous a dit : « Voici le corps du Christ, qu'il garde ton âme pour la vie éternelle. » C'en est donc fait, vous portez Jésus dans votre poitrine, comme, sous le dais de la Fête-Dieu, le prêtre le porte dans l'ostensoir. « Celui qui mange ma chair, dit Jésus, demeure en moi et moi en lui. »

Enfants bien-aimés, je le sais, ce n'est pas en vos âmes que règne l'ingratitude, ce vent brûlant, qui, dit S. Bernard, « dessèche la rosée de la miséricorde et les torrents de la grâce » ; mais ne vous contentez pas de réciter quelques formules, comme si vous récitiez des compliments froids et cérémonieux. De toute votre âme, faites votre action de grâces : adorez Jésus, remerciez-le, donnez-vous à lui, parlez-lui.

I. Adorez-le. — Tout à l'heure, quand j'aurai fini de vous exhorter, je vous laisserai deux minutes de profond silence... Alors, la tête baissée, les yeux fermés, les mains jointes, ne dites rien, n'écoutez rien. Tout entiers au mystère de votre union avec Jésus, dans un recueillement parfait, dans une complète immobilité, adorez celui devant lequel les grandeurs du ciel et de la terre ne sont rien et dont la seule présence est un ravissement ; entendez les battements de son cœur, comme faisait Jean, le disciple bien-aimé, quand il reposait sa tête sur la poitrine du Maître. Laissez-vous saisir, pénétrer, fondre par le feu de son amour et puis, chantez votre reconnaissance : *Magnificat anima mea Dominum.*

II. Remerciez-le. — Dites avec la Vierge Marie : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit tressaille et se réjouit en Dieu, son salut. » Il a eu pitié de mon indignité ; d'un regard, il m'a relevé de l'abaissement où j'étais plongé pour m'attirer à la Table sainte. Il a fait en moi de grandes choses : je suis son temple, son sanctuaire, son tabernacle vivant ; il est à moi, je suis à lui ; ce n'est plus moi qui vis, c'est lui qui vit en moi... O mon âme, bénis le Seigneur et que tout ce qui est en moi chante son nom sacré. *Benedic, anima mea, Domino.*

Appelez à votre aide toutes les créatures du ciel et de la terre, organisez avec elles un concert spirituel autour de la Sainte Eucharistie. *Benedicite omnia opera Domini Domino.* Anges du ciel, forces du monde, brises et vents, astres du firmament, chaleur et frimas, eaux du ciel, fleuves et mers, vivants de la terre et des ondes, vous tous, parents, amis, Sainte Eglise, justes et saints, et vous, Reine du monde, modèle des justes et des saints, admirable Mère du Dieu que je possède, bénissez-le en moi, bénissez-le avec moi, bénissez-le pour moi. *Magnificat !* Mon âme, glorifie le Seigneur !

III. Donnez-vous a lui. — Ce n'est pas fini, mes enfants. Dieu ne se contenterait pas des sentiments de votre cœur et de vos ardentes paroles, si vous ne lui offriez rien en échange de ses dons. Aucune offrande ne lui est plus agréable que vous-mêmes. A lui donc votre esprit pour le mieux connaître, votre volonté pour le mieux servir, votre cœur pour le mieux aimer, votre corps et vos sens pour les consacrer à son culte. Et, pour le remercier comme il faut, il ne suffit pas de lui donner tout ce qui peut lui plaire, il faut s'efforcer de détruire en vous tout ce qui peut lui déplaire : les mauvaises humeurs de votre caractère, les sursauts de votre égoïsme et de votre orgueil, les mollesses, les indisciplines, les révoltes, les vanités, les lâchetés dans le service du Bon Dieu. Et engagez-vous, par une promesse formelle, à ne jamais retirer votre offrande.

IV. Parlez-lui. — Après ces épanchements, vous n'avez plus qu'une chose à faire pour bien terminer votre action de grâces et vous assurer le bénéfice complet de la communion : parlez à Jésus.

Parlez-lui de vous-mêmes, de votre passé, de vos petites misères, des défauts à corriger, des fautes commises, des grâces reçues, pour lui demander encore pardon des unes et le remercier des autres. Parlez-lui de votre avenir, demandez-lui de mieux croire, de mieux espérer, de mieux aimer, de mieux

résister aux tentations et aux passions qui seront très houleuses à certains jours, d'être de plus en plus pénétrés du sentiment du devoir, d'être consolés quand vous pleurerez. Parlez-lui de votre vocation, et peut-être qu'en ce moment-ci, mes chers petits, l'un d'entre vous, remué par la grâce divine, répondant à la question : « Que rendrai-je au Seigneur pour tout le bien qu'il m'a fait ? » se dit : Je prendrai le calice du salut, j'invoquerai officiellement le nom du Seigneur, je monterai à l'autel pour consacrer des hosties et les déposer sur les lèvres des communiants.

Parlez-lui des autres. « La divine Majesté, a dit sainte Thérèse, a coutume de bien payer son logement à ceux qui lui font bon accueil. » Rien ne vous sera donc refusé, parlez-lui avec confiance, parlez-lui non seulement pour vous, mais aussi pour les autres.

Parlez pour vos *parents* d'abord : ils vous aiment tant, trop parfois. Pour vous, ils ont peiné, souffert, ils seraient prêts à tout sacrifier, à mourir. Demandez à Dieu de vous les garder longtemps, de les conserver ou de les refaire chrétiens. Hélas ! quelques-uns d'entre vous, au sortir de l'église, ne pourront embrasser leur papa, leur maman, et, en s'asseyant tout à l'heure à la table de famille, ils verront des places vides : la guerre, la mort ont passé, plongeant des foyers dans la tristesse et dans le deuil... Et ceux qui ont le bonheur de ne pas être orphelins, n'ont-ils pas à se souvenir de quelque parent, grand-père ou grand'mère, frère ou sœur, oncle ou tante ? Doivent-ils oublier les enfants de France, particulièrement ceux de cette paroisse, qui sont tombés pendant la grande guerre, pour les autels et les foyers... A vous tous, chers enfants, à vous surtout, pauvres orphelins, quel que soit votre chagrin, j'ose vous dire : Réjouissez-vous, car jamais plus qu'en ce jour vous ne pourrez goûter la douceur du dogme de la Communion des Saints, et peut-être que, grâce à votre Communion, grâce à l'indulgence plénière que vous gagnez, Jésus dit aux êtres aimés que vous pleurez : « Aujourd'hui, vous serez avec moi dans le Paradis. »

Parlez aussi pour vos *amis*, j'entends les personnes qui vous ont fait quelque bien, celles qui ont prié pour vous, celles qui se dévouent pour vous dans nos œuvres de jeunesse, celles qui ont si bien préparé les chants et paré l'église, pour vos aînés, pour vos camarades plus petits qui vont vous succéder sur les bancs du catéchisme. Priez pour le Souverain Pontife, pour notre évêque, pour l'Eglise, pour votre prêtre qui vous aime de tout son cœur, pour ses excellents amis qui nous font aujourd'hui l'honneur de leur présence et sont venus mêler leurs prières aux nôtres. Priez pour la France, qui a vécu des années d'angoisse et qui connaîtra peut-être encore des jours sombres. Priez pour la paroisse, pour que Dieu y soit toujours premier servi, priez pour les pauvres pécheurs, pour qu'ils se convertissent.

Oh oui ! parlez à Jésus, donnez-vous à lui, remerciez-le, adorez-le. Ainsi soit-il.

RENOUVELLEMENT DES PROMESSES DU BAPTÊME

Ego sum Pastor bonus.
Je suis le bon Pasteur.

Mes frères,

Si, dans les grandes circonstances de la vie de l'Eglise ou de la patrie, le chant d'action de grâces monte plus solennel, plus majestueux, plus triomphal sous les voûtes de nos antiques cathédrales, jamais, à coup sûr, il n'est sorti d'âmes plus émues, plus reconnaissantes que les nôtres. N'écrivons-nous pas aujourd'hui, en effet, dans nos annales paroissiales, une des plus belles pages ? Ce matin, en notre église superbement parée, en présence de leurs parents et de leurs amis, vingt-trois premiers communiants et quinze renouvelants montaient à l'autel pour recevoir l'Hostie sainte. Et, en ce moment, la foule qui se presse, très serrée, dans cette enceinte, et qui entoure ces chers enfants de sa sympathie et de ses prières, ne clame-t-elle pas à Dieu : Amour, gloire, honneur, louanges ?

Mais il y a des lendemains, et c'est précisément à cause de ces lendemains qu'il faut, avec toute l'indépendance qu'exige la vérité, nous placer résolument en face de la situation telle qu'elle est. Je prends l'évangile de ce 2e dimanche après Pâques, l'évangile du Bon Pasteur et je vous dis, à vous, parents : *Soyez des pasteurs d'âmes, et, comme tels, défendez vos agneaux contre les loups ravisseurs, menez-les dans de bons pâturages et marchez devant eux.*

I

Vous avez charge d'âmes. Au sortir du baptême, l'enfant vous est confié comme un calice consacré que vous avez à préserver de toute souillure, comme un vase très pur dans lequel, dit S. Thomas, Dieu se plaît à verser le baume de sa grâce. Vous partagez avec le sacerdoce le plus grand ministère qui soit au monde : celui de la culture des âmes. Et vos devoirs embrassent toute la destinée des êtres auxquels vous avez donné la vie.

Ne croyez donc pas qu'à la première Communion votre rôle est fini, comme le pensent parfois des parents qui regardent ce jour comme un jour de délivrance, ou, pour employer une expression plus typique et malheureusement trop courante, comme un jour de débarras. C'est à partir de cette époque, au contraire, que vos responsabilités se multiplient, s'accusent plus nettes, plus catégoriques, plus pressantes. Quel contraste, en effet, entre les joies capiteuses du présent, et les tristes prévisions, les noirs pressentiments qui envahissent l'âme !

Le prêtre, en contemplant aujourd'hui ces chers enfants qu'il a préparés de tout son cœur, n'est-il pas comme le jardinier qui, au printemps, se promène soucieux, au milieu de ses arbres à fruits et examine avec anxiété l'état des bourgeons que va bientôt déchirer une sève vigoureuse et qui, peut-être, seront brûlés par la gelée ou saccagés par la grêle ? Et, quand il se reporte quelques années en arrière, s'il a la joie de bénir Dieu de lui avoir conservé des fidélités intégrales, ne ressent-il pas une amère tristesse en se demandant comme Notre-

Seigneur : « *Et novem, ubi sunt ?* » Et les autres, ceux qui ont fait leur première Communion il y a quelques années, qui ont promis sur l'Evangile de renoncer à Satan, à ses œuvres et à ses pompes et de vivre selon la foi, où sont-ils ? N'y en a-t-il pas parmi eux certains dont la place est souvent vide à l'église ? La piété s'en est allée, emmenant dans son exil tout un cortège de qualités et de vertus, et cela, par la complicité de la faiblesse et du silence de parents insouciants, aveugles, souvent orgueilleux, qui sont pour leurs enfants les pires des bergers.

Ne soyez pas de ces mauvais parents, soyez les bons pasteurs qui défendent leurs troupeaux contre les loups ravisseurs, les mènent dans de bons pâturages, et marchent toujours devant eux, réalisant ainsi le programme que nous dicte l'évangile de ce jour.

II

I. — *Le bon pasteur défend ses brebis* contre les loups ravisseurs, tandis que le mercenaire se sauve. Certes, à notre époque de relâchement, d'indiscipline, de dévergondage insolent, les ennemis ne manquent pas et vous avez à défendre vos agneaux et vos agnelles contre des loups et des louves plus nombreux et plus hardis que ceux qui rôdent dans nos grands bois. Sans doute, l'enfant a dans son âme ce vieux levain que l'humanité déchue porte dans ses flancs, mais bien d'autres causes contaminent la santé, l'intelligence, le cœur du jeune homme, de la jeune fille dans cet intervalle troublant qui va de la première Communion au mariage.

Laissons de côté le spectacle fécond en malheurs de ces unions qui n'ont pas été cimentées par les bénédictions de l'Eglise. Ne parlons pas non plus de l'enfant qui pousse simplement comme une herbe sur des ruines ou entre deux pavés, mais prenons les enfants élevés chrétiennement, les vôtres, nos premiers communiants, nos renouvelants... Demain, dans quelques mois, ils travailleront aux champs, ou ils seront embauchés aux usines, aux ateliers, aux magasins, ou encore ils s'en iront au dehors ; bref, ils se lanceront dans la vie. Sont-ils suffisamment armés ?

Sans doute, à l'école, leur intelligence s'est développée, mais la tyrannie des programmes scolaires trop chargés contraint les maîtres, quelles que soient leur capacité et leur bonne volonté, à consacrer presque tout le temps à l'instruction, au grand détriment de l'éducation. Ils ont reçu, au catéchisme, la grande initiation religieuse, mais d'autres initiations, si l'on n'y prend garde, viendront bientôt endormir le ferment divin. En présence de la licence effrénée de la parole, des yeux, du geste, de l'allure, à l'atelier, dans la rue, dans le train, au café, ils seront tout d'abord glacés d'horreur, mais laissez s'évanouir les premières rougeurs, les premiers sursauts ; ils se feront vite à cette atmosphère, et un jour, peut-être, comme un torrent longtemps contenu dont la digue fléchit et croule, toutes les passions écumantes, d'un bond, envahiront et souilleront l'âme de ces pauvres enfants.

Trop souvent, ils sont poussés dans ce débordement par la lecture des livres, brochures, feuilles qu'ils achètent, qu'ils vont déterrer au fond d'une armoire où vous les aviez soigneusement cachés, qu'un camarade, qu'une amie plus ou moins corrompus leur passent, par les journaux hostiles ou soi-disant neutres que vous, pères et mères qui vous croyez chrétiens, avez l'indécence, l'illogisme et la déloyauté de recevoir. Ils sont aidés par les sorties sans contrôle, par des courses folles à bicyclette, par les plaisirs malfaisants, ces cinémas, ces bals où ils rencontrent les plus tristes échantillons de l'espèce humaine, où toutes les libertés se donnent carrière et où jamais, c'est le moins qu'on en puisse dire, ils ne reçoivent de leçon de vertu et de propreté morale. Ils sont aidés par l'exemple perfide, les conseils sataniques d'individus tarés qui les entraînent dans des endroits louches, dans des lieux de perdition. Bref, ils reçoivent par mille fissures les souffles corrupteurs.

Mercenaires êtes-vous, si vous laissez ainsi étrangler les agneaux qui vous ont été confiés par Dieu ! Mercenaires êtes-vous, si vous ressemblez aux princes des prêtres juifs qui, ne voyant que les intérêts humains, laissaient dévorer le troupeau d'Israël !

II. — *Le bon berger mène ses brebis dans de bons pâturages.* Il ne se contente pas de défendre ses brebis, il les empêche d'aller à la maraude, il les mène dans de bons pâturages, où il n'y a pas d'herbes empoisonnées, où la nourriture est saine et abondante.

Votre enfant, comme tout homme, a reçu un corps pour servir son âme, et, dans son âme, l'intelligence est faite pour conduire la volonté au bien, dans lequel l'être tout entier trouve enfin son repos. C'est donc le bien qui est la fin suprême ; par suite, la faculté qui de sa nature tend au bien, est celle qu'il faut cultiver davantage, car c'est elle qui doit régir les autres puissances : à développer celle-ci sans égard à celle-là, on risque de pervertir et d'égarer l'être qu'il s'agit de parfaire.

Vous devez donc vous appliquer au travail de l'éducation du cœur de votre enfant, endiguer sa volonté entre les barrières des commandements de Dieu et de l'Eglise, développer sa conscience dans la droiture et la délicatesse, son caractère dans la rectitude et la force, son âme dans la générosité et la charité, dans la grâce et dans la vertu. Gardez-vous de jamais sacrifier ses intérêts spirituels aux intérêts temporels, à cet utilitarisme égoïste qui, depuis la guerre surtout, règne fiévreusement comme si tout finissait avec la vie présente ; gardez-vous de jamais faire à l'élément chrétien une place accessoire, par conséquent insuffisante ; mais nourrissez de lumière, de vérité et de foi cet enfant dont vous avez la garde.

Vous le ferez en l'envoyant aux offices du dimanche et au catéchisme de persévérance, en ayant soin qu'il fréquente ces œuvres de jeunesse masculine ou féminine qu'approuvent et soutiennent de leur sympathie et de leur générosité tous ceux qui ont l'intelligence des besoins religieux, moraux, patriotiques et sociaux. Ces œuvres sont comme le refuge où s'abritent ces arbustes encore tout frêles, battus par les tempêtes, c'est là que se forgent de solides

et réconfortantes amitiés, que les jeunes trouvent toujours une main tendue pour les relever, les soutenir, les diriger, qu'ils goûtent non une joie malsaine qui empoisonne les cœurs, mais cette joie divine qui élève les âmes et illumine la pensée. Soyez convaincus que, si une éducation religieuse n'assure pas toujours, à cause de la fragilité humaine, le triomphe de la morale, une éducation sans religion en assure certainement l'irrémédiable défaite.

N'étouffez pas, je vous en conjure, la vocation religieuse ou sacerdotale si Dieu semble en avoir déposé le germe dans les vôtres. Guidez-les dans le choix d'une profession qui n'entrave point la liberté de l'âme. Et, quand l'heure sonnera pour le jeune homme de fonder un foyer, pour la jeune fille de prendre un autre nom, vous devrez briser impitoyablement les tentatives d'union purement monétaire, pour chercher avant tout l'union des cœurs, l'union des convictions et des pratiques religieuses, sans jamais faire passer la richesse ou l'éclat de la fonction avant les vraies garanties de la vertu et du bonheur.

III. — *Le bon pasteur marche devant ses brebis :* elles le connaissent, écoutent sa voix, n'obéissent pas à l'appel des étrangers, mais le suivent. Vous, pères et mères, si vous ne voulez pas être indignes de votre haute et sublime mission, marchez devant vos enfants par l'autorité et par l'exemple.

1. *Par l'autorité d'abord.* Hélas ! ne sommes-nous pas à une époque où de plus en plus les parents ne savent plus tenir ni manier la houlette du berger ? Ils abdiquent, et, quand on va au fond de cette faiblesse, on y découvre un égoïsme très subtil : ils s'aiment eux-mêmes dans leurs enfants. Lorsqu'il faudrait être ferme, ils sont mous ; lorsqu'il faudrait redresser la jeune plante qui penche, ils la laissent flotter à tous les vents au risque de la voir se briser, ou traîner sur le sol au risque de la voir se souiller ; ils ne connaissent plus, ils ne pratiquent plus l'art de commander.

Satisfaire les caprices de l'enfant, avoir pour ses défauts des complaisances immorales, se cabrer devant les reproches ou les observations que le prêtre ou le maître font pour son bien, c'était autrefois une exception ; aujourd'hui, c'est la règle. Céder à tous les penchants, en se promettant de les combattre vigoureusement plus tard, alors qu'ils auront pris le pas sur la vertu et revêtu la forme de vices, craindre de faire pleurer un visage adoré, c'était autrefois une exception ; aujourd'hui, c'est la règle. Et avec cette éducation rachitique, les défaillances de l'autorité familiale se multiplient et voilà pourquoi nous avons tant d'enfants gâtés, — comprenez toute la vigueur de l'expression, — gâtés, c'est-à-dire non seulement choyés, mais corrompus.

A mesure que l'enfant grandit, il s'enhardit, il veut aspirer la liberté par tous les pores, le respect de l'autorité paternelle va s'affaiblissant dans son cœur, parce que cette autorité n'a pas su se respecter elle-même ni s'imposer, alors qu'il en était temps. Plus vite encore disparaît ce mélange de déférence et de tendresse dont se compose le culte intime et doux auquel on a donné le beau nom de piété filiale. Aussi la vieillesse des parents moissonnera en de longues douleurs les tristes semences de leurs fautes, et, comme dit Isaïe, « ils seront confondus par les idoles auxquelles ils ont sacrifié » ; sur leurs lèvres s'exhalera la plainte amère entendue par le prophète : « J'ai nourri des enfants jusqu'à l'âge d'homme, mais, eux, ils m'ont méprisé. »

2. *Par l'exemple.* Cette autorité, vous ne l'aurez qu'en donnant le bon exemple. S'il y a écart entre la parole et l'exemple, la leçon paternelle n'aura pas de prise sur le cœur parce qu'elle ne partira pas du cœur. Plaise à Dieu qu'en revendiquant le respect de votre autorité, vous puissiez garantir que tout en vous est respectable ; sinon le respect mourrait et un sentiment odieux, sacrilège, destructif de la famille, le remplacerait : le mépris filial. Plaise à Dieu qu'en demandant le respect de vos droits, vous respectiez vous-mêmes les droits de *notre Père qui est aux cieux,* car, séparée de toute attache divine, l'autorité humaine, fût-elle celle d'un père ou d'une mère, sera fatalement contestée ; et, si les époux amoindrissent la place de Dieu à leur foyer, la place de l'amour, de la vertu et du bonheur s'y amoindriront d'autant, car le respect garde l'amour et garantit l'obéissance.

Soyez donc les entraîneurs de vos enfants par le bon exemple. Soyez probes, honnêtes, justes, charitables, fidèles à Dieu et à l'Eglise. Gardez le saint jour du dimanche, acquittez-vous du devoir pascal, respectez les lois de l'abstinence, n'abdiquez jamais votre liberté et vos droits de catholiques, quels que soient les appâts qui vous soient offerts.

A ce compte, il vous sera plus aisé d'être les bons bergers dont parle l'Evangile, de défendre vos enfants contre les loups, contre les étrangers, contre les mercenaires, et de les garder dans les bons pâturages de la vertu, de la vérité, de la foi. L'œuvre sera dure parfois : « Les lois de l'éducation, dit Mgr Dupanloup, sont les mêmes que celles de l'Evangile », ce sont les lois du sacrifice : le bon berger doit donner sa vie pour ses brebis. Mais heureux serez-vous, au soir de votre vie, si vous pouvez en toute vérité et en toute confiance dire : O mon Dieu, je n'ai perdu, par ma faute, aucun des chers enfants que vous m'avez confiés.

* *

Et maintenant, enfants bien-aimés, en présence de vos chers parents et des paroissiens tout émus, en face du prêtre qui vous a si bien préparés à ce jour qui est comme un jour du ciel sur la terre, vous allez renouveler solennellement les promesses de votre baptême. Ne regardez pas cette cérémonie comme une cérémonie banale. Si vous ne prenez pas la ferme résolution d'être toujours fidèles aux serments que vous allez prononcer, restez à votre place, ne bougez pas : pas de traîtres dans l'armée du Christ ! Si vous êtes décidés à vivre selon la foi, montez à l'autel, levez la main sur l'Evangile et jurez d'être toujours les volontaires de Dieu. Ainsi soit-il !

AUX ENFANTS DE MARIE

XVI

LE SENS DE L'ORDRE

Une disposition morale, je dirai presque une vertu, qui est un reflet de la sagesse divine et que l'on admire partout où elle se rencontre, c'est le goût de l'ordre. Rechercher l'ordre tant *à l'extérieur* qu'*au dedans de vous-mêmes,* tel est votre devoir.

I

L'ordre dans la vie n'est pas seulement la révélation d'un zèle clairvoyant et d'une vigilance qui embrasse toutes choses, même les moindres ; il ne fait pas seulement que ménager le temps et épargner bien des gaspillages, car souvent les ressources manquent là où il fait défaut, tandis que la prospérité est sa compagne ordinaire : il est surtout une source de bonne harmonie dans la famille, il est la marque de la jeune fille modèle, soigneuse, intelligente, dont l'Esprit-Saint nous a fait l'éloge. L'ordre est une vertu à laquelle il faut vous exercer. Si à votre âge où les habitudes de la vie se dessinent et se forment, vous n'avez pas l'esprit d'ordre, il est à craindre que vous ne le possédiez jamais.

Mettez de l'ordre dans *votre personne,* votre tenue, vos manières, sans rien laisser à l'aventure, en vous tenant à égale distance de la négligence et de l'exagération, en évitant toute superfluité, et en observant parfaitement les nuances que vous imposent votre situation et votre éducation.

Mettez de l'ordre dans *les choses* qui sont de votre ressort, dans votre appartement, vos vêtements, vos menus objets ; n'oubliez pas que c'est toujours un grand mérite de sacrifier son goût à la prévoyance et de garder, ce qui sera toujours notre plus belle distinction, la simplicité et la mesure.

Vous n'aurez pas moins d'ordre dans *la direction de votre vie,* dans votre conduite, dans vos relations, pour qu'elles soient choisies, discrètes, toujours dignes. Combien manquent de ce sens pratique ! Combien dont l'existence se passe en impressions changeantes, au hasard des rencontres, et qui doivent chercher uniquement en elles-mêmes la cause de leur inutilité et de leur ennui !

Mettez de l'ordre et même un peu d'art dans la disposition de *votre demeure,* de son ameublement, de sa parure, par l'élégance des étagères, l'éclat de la vaisselle qui les décore, ou la beauté des tableaux que vous suspendrez aux murs des chambres. On voit souvent de ces gravures qui ne sont pas convenables, d'autres qui n'ont pas la dignité qui édifie et porte à la prière. Choisissons, pour orner et sanctifier nos demeures, de belles images religieuses : elles nous plairont davantage, elles inspireront mieux notre piété, notre foi, notre sens chrétien.

Vous mettrez de l'ordre, en un mot, dans tous les détails de cette *administration ménagère,* plus compliquée qu'elle ne le paraît au premier abord, dans ce monde qui est la famille et dont vous êtes un peu le centre.

II

Toutefois, ne l'oublions pas, l'ordre et tous les soins qu'il exige sont incompatibles avec une existence inutile ou livrée tout entière aux plaisirs. Si on vit dans des habitudes de dissipation et de légèreté, si on se laisse aller aux excès du luxe ou envahir par le tumulte ou les séductions du monde, on ne saurait acquérir cette science de l'ordre. Il y faut un *esprit recueilli.* Le motif qui nous fait agir est relativement à nos actes ce que l'œil est à l'égard de notre corps : c'est lui qui leur donne leur valeur et leur éclat, et c'est en ce sens que Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile : « Si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux » (Luc, XI, 34). C'est dans le calme et le silence que nous apprenons à juger ce que nous avons à faire et à disposer convenablement ce que nous devons faire. Au lieu de nous laisser distraire par une multitude de choses qui dissipent, pour mettre de l'ordre en tout nous prendrons la sainte habitude de nous recueillir.

D'ailleurs, le but de la vie chrétienne n'est-il pas d'établir en nous le règne de Dieu ? Or Dieu est l'ordre par excellence. Il a jeté à profusion dans le monde quelque chose de cette perfection souveraine : toutes les créatures sont autant de voix qui se mêlent dans un harmonieux concert en son honneur. De même, notre âme, créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, doit porter le reflet de l'ordre en tout ce qu'elle fait, c'est-à-dire qu'au lieu de céder aux caprices des passions, elle doit vivre dans la vérité et la justice. Après quelque bonne action, surtout si elle nous a coûté davantage, et si, sous la puissante impulsion de la grâce, nous l'avons accomplie vaillamment, quelle joie ne ressentons-nous pas ! C'est une douce lumière intérieure dans notre conscience, « c'est comme quelque chose du ciel qui traverse le cœur, quelque chose d'inexprimable, mais qu'on sent bien venir d'En-haut et qui appartient à l'ordre des joies divines [1]. »

* *

Dieu bénit l'ordre partout où ses regards le rencontrent. N'en est-il pas d'ailleurs le modèle et l'idéal suprêmes ? Lui qui n'a pas dédaigné de créer les plus petits insectes ni de régler les phénomènes les plus ordinaires de la nature, il est descendu jusque dans les détails de notre vie pour nous en prescrire les lois et en faire un des éléments de notre sanctification. Soyons donc toujours, même dans les conditions extérieures les plus diverses, des âmes ordonnées et de bonne volonté.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

II

Mademoiselle, Mon bien cher ami,

Vous m'avez demandé de venir bénir les engagements sacrés de votre mariage, et assister à la sainte messe qui va être célébrée pour vous ce matin. Il m'est bien doux, après avoir eu l'agrément de notre bon doyen, de répondre à votre désir et de recevoir les serments par lesquels vos âmes vont se donner

[1] Mgr Gay, *Conférences aux Mères chrétiennes (Abrégé),* p. 73.

à jamais. Il m'est doux aussi de venir en ce jour, le premier de tous, vous présenter tous les vœux que je forme pour votre bonheur.

Le bonheur ! J'en lis aujourd'hui l'expression sur tous les visages, et moi-même je sens mon cœur déborder de joie à la pensée des grandes choses qui vont s'accomplir dans quelques instants. De quelque côté en effet que j'envisage l'union que vous allez contracter, je n'y vois partout que des gages de bonheur. C'est tout d'abord dans les engagements solennels que vous allez prendre et dans les grâces du grand sacrement que vous allez recevoir.

* *

Le mariage est un contrat, mais est-ce un contrat comme les autres, ayant pour objet un bien vulgaire, résiliable au gré des contractants ? Non, assurément. Le contrat matrimonial a pour objet l'être le plus précieux qui soit au monde, celui pour la création duquel Dieu, après avoir pris conseil au sein de l'adorable Trinité, dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. »

Les contrats ordinaires sont partiels, ils ne lient ceux qui les passent que sur un point déterminé. Celui-là, au contraire, est total ; il met en commun tout l'être et toute la vie ; c'est une association parfaite qui, de deux êtres séparés, va n'en constituer qu'un seul : *Et erunt duo in carne una*. Ces deux êtres, jusqu'ici complètement séparés, ne formeront plus qu'un ; ils se reposeront sous le même toit, participeront au même travail, partageront le même pain, et boiront à la même coupe. Ils se sacrifieront pour le même but, ils marcheront par les mêmes sentiers, se déchirant parfois aux mêmes épines, et se consolant des mêmes joies ; leur union sera si complète que le jour où Dieu les appellera à lui, ils voudront reposer à l'ombre de la même croix. Enfin, cette union ne les liera pas simplement pour un temps, mais pour toujours. Ainsi l'a voulu notre divin Sauveur Jésus-Christ ; ainsi le voulez-vous vous-mêmes, Mademoiselle, mon cher ami, en ce beau jour où après avoir prié Dieu de tout votre cœur, vous venez vous jurer l'un à l'autre, à la face des autels, un amour qui ne finira jamais.

Le mariage serait déjà une chose digne de tout notre respect et de toute notre admiration, s'il était simplement ce que je viens de vous dire, un contrat indissoluble, éternel. Mais, il est beaucoup plus que cela, il est, comme l'a si bien dit l'apôtre S. Paul, « un grand sacrement ».

N.-S. Jésus-Christ, ayant accepté de venir sur la terre pour sauver le genre humain, résolut de restaurer toutes choses et de retirer l'homme du profond abîme dans lequel les mœurs païennes l'avaient fait déchoir. Pour cela, il voulut présider à chaque étape de la vie humaine. Il ne pouvait donc être absent à l'heure solennelle où deux vies mêlent pour toujours leurs destinées, où deux cœurs prononcent les serments d'un amour qui ne doit plus faiblir, où deux âmes s'associent pour fonder un foyer et appeler à la vie d'autres âmes, comme elles images de Dieu, compagnes futures des anges et fleurs du Paradis. C'est pour cela qu'il a fait du mariage un « grand sacrement ».

* *

Mais il est d'autres assurances de bonheur que je ne saurais oublier : ce sont les traditions de foi, d'honneur et de travail que vous ont léguées vos familles, comme la meilleure part de votre héritage. Dieu vous a destinés l'un à l'autre, vous a rendus dignes l'un de l'autre, en vous préparant à votre saint état par les pratiques communes de la même foi et des mêmes vertus. Vous n'avez pas eu besoin de vous interroger et de vous mettre d'accord, par des concessions réciproques, sur vos devoirs religieux, car ces devoirs sont les mêmes pour vos consciences, et ils ont toujours été accomplis avec le même zèle. Quelle alliance, s'écriait Tertullien, que celle de deux chrétiens réunis dans la même espérance comme dans la même discipline. Tous deux, ils sont frères, tous deux serviteurs du même maître... Ils prieront ensemble, ensemble ils se mettront à genoux... on les verra l'un près de l'autre dans l'église de Dieu le dimanche et au banquet divin. Nul secret à se dérober ni à se surprendre. Ensemble ils feront retentir les louanges du Seigneur.

Ces louanges de Dieu, vous les chantiez déjà, en cette église, Mademoiselle, au milieu de vos compagnes qui font l'édification de cette paroisse. Voici qu'à vos côtés s'en vient celui qui désormais sera le compagnon et le guide de votre vie, et que Dieu vous donne aujourd'hui pour époux. Il est resté loyal et franc dans ses pratiques religieuses ; il a conservé, gravés dans son cœur, les enseignements qui lui furent donnés, tant au foyer familial qu'au sein de notre groupe paroissial de Jeunesse catholique.

Votre cœur ne vous a pas trompé, Mademoiselle ; celui que vous avez choisi est digne de fonder une famille ; il est capable, mûri qu'il a été par la dure épreuve de la guerre, de porter au foyer le poids de tous les devoirs.

Il rencontrera, je le sais, auprès de vous, cette piété, cet ordre, cette fermeté et cette charité qui font la vraie femme chrétienne.

Les traditions de foi et de piété, de paix et de travail que vous avez reçus, vous les transmettrez, tous deux, aux petits anges qu'il plaira à Dieu de vous envoyer.

Et maintenant, Mademoiselle, mon cher ami, c'est à vous de parler ! Les paroles qui vont s'échanger entre vous ont quelque chose de divin ; elles vont former un lien sacré et perpétuel. Puissent-elles, en cimentant votre union, consacrer votre bonheur ! Et daigne la bonté suprême vous réserver, par delà les joies trompeuses, souvent mêlées, d'ici-bas, la seule félicité qui ne cesse jamais !

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

XXI

A TOURS ET A LOCHES

I

Le Dauphin Charles était resté à Chinon, attendant avec anxiété les événements, avec Marie d'Anjou, Yolande et Gérard Machet, tous favorables à la Pucelle, et qui contrebalançaient l'influence néfaste

de La Trémoïlle, influence grande, parce qu'influence d'argent. Quand la cassette de Charles était vide, ce qui était l'ordinaire, il puisait dans celle que lui offrait son ministre, et devenait ainsi son obligé. Les courriers se succédaient entre Orléans et Chinon, apportant les plus belles espérances. Le Dauphin était dans la joie. Chaque jour il notait les événements dans une lettre qu'il adressa aux habitants de Narbonne, et qu'il conclut ainsi, après la prise d'Orléans :

« Vous ne pouvez assez honorer les hauts faits et les merveilleuses actions de la Pucelle, qui a travaillé en personne à l'exécution de ces grandes choses. » (10 mai).

Ces heureuses nouvelles se répandent du nord au midi, de Tournai à Carcassonne, et jusqu'à Venise, jusqu'à la cour de l'empereur Sigismond. Le duc de Bedford est consterné. Il dissimule sa défaite aux Parisiens, mais pour que le bruit n'en parvienne pas en Angleterre, il envoie dans tous les ports, à Dieppe, Eu, Fécamp, Harfleur, la défense de laisser embarquer pour la Grande-Bretagne aucun homme d'armes de la race saxonne.

On demande au chancelier Gerson : « Peut-on croire que la Pucelle soit envoyée de Dieu ? » Et il répond le 14 mai : « On peut en toute sécurité, au point de vue de la foi et de la vraie dévotion, se déclarer pour la Pucelle, surtout si l'on considère les circonstances de ses actions et les effets qui ont suivi. »

Mais il termine par cet avertissement qui n'a pas été entendu :

« Le parti qui a le bon droit pour lui doit bien prendre garde que son incrédulité, son ingratitude, ses autres prévarications ne fassent cesser le secours divin qui a déjà produit des effets merveilleux, comme cela est arrivé pour Moïse et les fils d'Israël. Dieu sans doute ne change pas de dessein, mais les fautes des hommes l'y obligent souvent. »

L'éminent chancelier ne fut pas témoin des fautes, ni de l'achèvement du triomphe, car il mourut le 14 juillet, avant le sacre à Reims.

Jeanne avait hâte de revoir « le gentil Dauphin ». Elle a quitté Orléans le matin du 10 mai, et le soir elle est arrivée à Blois, où elle exhorte ses troupes, qui vont être en partie licenciées, à demeurer fidèles à Dieu et au roi.

Le vendredi 13 mai, elle est à Tours où Charles a dû lui donner rendez-vous. Elle y arrive la première, et quand on lui annonce la présence de son souverain, elle va au-devant de lui, son étendard à la main, se découvre et s'incline profondément sur son cheval. De son côté, « le roi, en l'abordant, ôta son chaperon, l'embrassa en la soulevant, et, comme il sembla à plusieurs, volontiers il l'eût baisée, tant il avait de joie. » (*Chronique de Tournai*. Ayroles, III, 225). Ensuite ils allèrent chacun dans son hôtel. L'allégresse était grande dans la ville, car Jean Colet, qui avait apporté « les bonnes et joyeuses nouvelles de la prise des bastilles par la Pucelle », reçut « des gens d'église, bourgeois et habitants de la ville » la somme de dix livres tournois. à titre de gratification.

Mais Jeanne d'Arc n'a accompli qu'une partie de sa mission et peut-être, parmi ces chaleureux accueils du Dauphin et de la cour, a-t-elle deviné les discordances persistantes de La Trémoïlle, dont la jalousie ne désarme pas. Elle ne veut pas que le roi s'endorme dans la confiance que lui donne la victoire ; il faut maintenant aller à Reims pour le sacre.

C'est ce qu'elle lui expose dans sa première entrevue au palais royal.

Elle s'est agenouillée humblement près de lui, elle lui baise les pieds.

— Gentil Dauphin, lui dit-elle, venez recevoir à Reims la sainte et royale onction. Je suis fort aiguillonnée de vous presser d'y aller. N'hésitez pas, je vous en supplie, vous y recevrez votre digne sacre !

Dans sa pensée, Charles ne recevra vraiment les grâces de la royauté que quand il aura été sacré par l'Eglise.

Mais aller à Reims ! A travers un pays fortement occupé par l'ennemi, à cent lieues de Tours, avec une faible armée ! Y conduire le roi au risque de le faire tomber prisonnier aux mains des Anglais ! C'était un projet insensé ! Les membres du Conseil y étaient opposés, et faisaient à Jeanne les plus vives représentations.

Elle répondit avec une fermeté calme :

— Je conduirai le gentil roi Charles, et toute sa compagnie, jusqu'audit lieu de Reims, sûrement et sans empêchement, et là je le verrai couronner. (*Chronique de Perceval de Cagny*. Ayroles, III, 180).

On n'osa la contredire, après ses exploits à Orléans, et le roi déclara que Gien serait le lieu de rendez-vous. Quant à la date, il l'assignerait plus tard. « Plus tard » paraissait être la devise de ce prince bon mais indolent. En attendant, on réunit de nombreux Conseils à Tours. Tous sont d'avis qu'on aille à Reims ; mais les uns disent : « Commençons par conquérir la Normandie ; » d'autres : « Chassons déjà les Anglais de la Loire. » Jeanne, enfin consultée, répond hardiment :

— Ce n'est pas en Normandie qu'il faut aller, mais à Reims. Aussitôt que le roi sera sacré, les ennemis verront leur puissance diminuer et ils ne pourront plus nuire ni au prince ni à son royaume.

Elle croyait aux grâces surnaturelles du sacre. On finit par se ranger à son avis. Mais la nommerait-on chef de l'armée ? Les capitaines répugnaient à obéir à une femme, et ils s'ancraient dans leur mauvais vouloir. Le Dauphin trancha la question en nommant commandant général Jean II duc d'Alençon, gendre de Charles d'Orléans, car il avait épousé sa fille, Jeanne d'Orléans. Il avait enfin payé sa rançon, il était libre de faire la guerre aux Anglais, et il obéissait en toutes choses à la Pucelle, dont il subissait joyeusement le charme. Il lui fut d'ailleurs ordonné « de se guider et d'agir suivant le conseil de Jeanne. »

Avant de partir, il demanda au roi d'emmener celle-ci à l'abbaye de Saint-Florent, sa résidence, afin de la présenter à sa femme et à sa mère, la princesse Marie, sœur du duc de Bretagne, Jean VI, et du connétable de Richemont.

La vierge de Domremy vint donc à St-Florent.

Elle consola la duchesse d'Alençon en lui assurant que son père captif, Charles d'Orléans, « reverrait la douce France », et, comme Jeanne d'Orléans lui témoignait sa tristesse de voir son mari courir de nouveau les hasards de la guerre :

— Ne craignez point, Madame, lui dit Jeanne d'Arc d'un ton inspiré, je vous rendrai votre mari sain et sauf, en aussi bon et même en meilleur état qu'il est maintenant.

Et le 23 mai, elle revint auprès du roi qui s'était rendu à Loches.

II

De Loches, Charles a envoyé le 22 mai à ses bons amis de Tournai, par le sire de Gaucourt, une lettre où il les informe de la délivrance d'Orléans et des efforts qu'il va tenter pour recouvrer tous les pays que les Anglais occupent encore : « La Pucelle qui est venue vers nous, dit-il, a pris part à tous ces hauts faits, ainsi que pourra vous le dire plus au long le porteur de cette lettre. »

Ensuite Dunois fit une démonstration sur Jargeau, afin de rendre le terrain libre, mais il n'osa donner l'assaut, ses troupes n'étant pas assez nombreuses. Il revint à Loches pour supplier qu'on lui remît des hommes d'armes, afin de reprendre les forteresses de la Loire ; mais Charles était redevenu indécis, car il écoutait les suggestions de La Trémoïlle. Jeanne appuyait Dunois :

— Sire, disait-elle, je ne durerai guère qu'un an. Songez donc à beaucoup besogner cette année !

Charles, pas plus que ses courtisans intimes, ne se laissait ébranler. Ils se demandaient même entre eux, en secret, « s'il ne serait pas bon de savoir pour plus de sûreté ce que sa voix lui disait, et d'où lui venait tant de fermeté dans ses assurances ». Mais ils n'osaient s'en enquérir auprès d'elle « de peur qu'elle n'en fût mécontente. » Elle « le connut par grâce divine. » C'est pourquoi elle vint devers eux et dit au roi :

— « En nom Dieu, je sais ce que vous pensez et ce que vous voulez dire de la voix que j'ai entendue touchant votre sacre. Je vous le dirai, je me suis mise en oraison en ma manière accoutumée, et je me complaignais de ce que l'on ne voulait pas me croire de ce que je disais. Alors la voix me dit : « Fille, va, va, va : je serai en ton aide ». Et quand cette voix me vient, je suis tant réjouie que c'est merveille ! » Et en disant ces paroles, elle levait les yeux au ciel, en montrant des signes de grande exultation. » *(Journal du siège d'Orléans.* Ayroles, III, 130).

Ce jour-là furent décidées l'expédition militaire contre les forteresses de la Loire et la marche sur Reims.

Jeanne vécut alors dix ou douze jours à Loches dans l'intimité du Dauphin. Celui-ci put voir par lui-même qu'elle était inspirée et envoyée de Dieu. « Ses faits et gestes, dit Dunois au procès de réhabilitation, me paraissent le fruit non d'une industrie humaine, mais de l'inspiration divine ». Elle possédait « la science militaire, » déclare Thibault d'Armagnac, qui servit sous ses ordres. « S'il s'agissait de conduire ou de disposer ses troupes, d'arrêter l'ordre d'une bataille, d'animer les soldats au combat, elle se comportait comme le plus habile des capitaines du monde de tout temps formé à la guerre. » Ces aptitudes extraordinaires qui s'étaient révélées à Orléans frappaient le roi. Mais quand il la vit de plus près, il fut plus impressionné encore de sa simplicité, de sa candeur, de sa limpidité d'âme, de sa vertu purifiante qui éloignait toute mauvaise pensée. Parmi les triomphes, les acclamations populaires, les foules qui lui baisaient les mains et les pieds, elle demeurait humble et souriante, rapportant à Dieu cette gloire et ces applaudissements. Et elle y eut sûrement du mérite. A Loches en effet, raconte Jean Barbin, les gens venaient saisir les pieds de son cheval et se livraient envers elle à toutes les effusions de l'admiration et de l'affection. Pierre de Versailles crut devoir lui dire :

— Vous faites mal de souffrir de telles manifestations qui ne vous sont pas dues. Tenez-vous en garde, car pour vous ces gens se rendent coupables du péché d'idolâtrie.

Elle répondit en toute humilité :

— En vérité, si Dieu ne me gardait, je ne saurais pas me garder contre de semblables témoignages. (Ayroles, IV, 143).

Mais elle s'oubliait toujours et ne voyait que Dieu qui lui avait fait tant de grâces, Jésus-Christ à qui appartenait le royaume de France, Charles qui n'était que son lieutenant. C'est pour Jésus-Christ qu'elle souffrait, travaillait, combattait ; Jésus-Christ à qui elle voulait consacrer et assurer le plus beau royaume après celui du ciel. De là cette scène touchante qui se passa encore à Loches :

« Un jour la Pucelle demanda au roi de lui faire un présent. La prière fut agréée. Elle demanda alors comme don le royaume de France. Le roi étonné le lui donna, après quelques hésitations, et la jeune fille l'accepta. Elle voulut même que l'acte en fut solennellement dressé et lu par quatre secrétaires du roi. La charte rédigée et récitée à haute voix, le roi resta un peu ébahi, lorsque la jeune fille, le montrant, dit à l'assistance : « Voilà le plus pauvre chevalier de mon royaume ! »

« Et après un peu de temps, en présence des mêmes notaires, disposant en maîtresse du royaume de France, elle le remit entre les mains du Dieu tout-puissant. Puis au bout de quelques moments, agissant au nom de Dieu, elle investit le roi Charles du royaume de France. Et de tout cela elle voulut qu'un acte solennel fût dressé par écrit. » (Ayroles, I, 57).

Ce document, — le *Breviarium historiale* — avec cette page rédigée en 1429 et découverte en 1885 par Léopold Delisle, montre la piété admirable autant qu'élevée de Jeanne d'Arc. L'auteur était un français : quand il parle de Jeanne il l'appelle *Puella nostra*. Il vivait à la cour de Martin V. Nulle part on ne voit aussi bien la place que la France tenait dans le monde et dans les desseins de Dieu, ni la grandeur de la mission, des vues et de la foi de Jeanne d'Arc.

XXII

JARGEAU

I

Le duc d'Alençon donna rendez-vous à l'armée du roi à Romorantin, pour le 8 juin 1429. Une lettre de Guy et d'André de Laval nous fixe les dates exactes des opérations qui précédèrent. Ces deux jeunes gens étaient les fils de Jeanne de Laval, une jeune veuve énergique et tendre, qui avait su défendre leur patrimoine contre les Anglais, et les petits-fils d'Anne de Laval, qui, dans sa jeunesse, avait été l'épouse de Du Guesclin. Elles habitaient Vitré. Guy et André leur écrivent une lettre délicieuse datée de Selles le 8 juin, où ils peignent le mouvement de l'armée qui se forme pour entrer en campagne.

Ils ont visité le jeune Louis XI, âgé de sept ans, « très beau et gracieux seigneur » ; leur cousine, la dame de La Trémoïlle, « qui leur fait très bon visage », le roi qui les félicite d'être venus sans être mandés, quand il avait besoin d'eux.

Ils sont arrivés le 4 juin, samedi, à Loches ; le lundi à Selles-en-Berry. La Pucelle y était déjà arrivée, et le roi la manda au-devant de lui... Son fait, ses actions, la voir, l'entendre, sont choses toutes divines. Ce lundi soir, elle est partie de Selles pour Romorantin, à trois lieues en avant « accompagnée du maréchal de Boussac, d'un grand nombre d'hommes d'armes et de gens de la commune. Je la vis monter à cheval, armée tout en blanc, sauf la tête, une petite hache à la main, sur un grand coursier noir qui se démenait très fort à la porte de son logis et ne souffrait pas qu'elle montât. Elle dit alors : « Menez-le à la croix qui est devant l'église, sur le chemin. » Alors elle monta sans que le coursier bougeât, comme s'il eût été lié. Puis se tournant vers la porte de l'église, qui était tout proche, elle dit d'une claire et douce voix de femme : « Vous, les prêtres et gens d'église, faites procession et prières à Dieu ». Alors elle se mit en chemin en disant : « Allez de l'avant ! Allez de l'avant ! » son étendard ployé que portait un gracieux page. Un de ses frères, venu depuis huit jours, partit avec elle, portant une armure d'acier poli.

« On dit ici que Monseigneur le connétable vient avec six cents hommes d'armes et quatre cents hommes de trait.

« L'artillerie est déjà toute prête et la Pucelle ne doute pas qu'elle ne revienne bientôt près du roi. Elle m'a dit que quand il prendra le chemin de Reims, j'irai avec lui. Mais à Dieu ne plaise que j'attende jusque là et que je n'aille d'abord où l'on doit se battre. Mon frère en dit autant, et Monseigneur d'Alençon déclare que celui qui resterait serait déconsidéré. Je pense que le roi partira de Selles demain, jeudi, pour se rapprocher de l'armée. Il arrive chaque jour des gens de guerre de toutes parts. On espère qu'avant dix jours la chose sera bien avancée, d'un côté ou de l'autre. Mais tous ont si bonne espérance en Dieu que je crois qu'il nous aidera. »

Cette lettre nous apprend que Pierre d'Arc est venu rejoindre sa sœur. Les deux frères sont repartis à Domremy, après la délivrance d'Orléans, pour raconter les exploits miraculeux de Jeanne et le plus jeune a obtenu de Jacques d'Arc la permission de revenir et de rester auprès d'elle.

Nous savons aussi que Richemont accourt avec un millier d'hommes au secours du Dauphin : Richemont, l'oncle de Jean II, duc d'Alençon, car Jean Ier, père de celui-ci, tué à Azincourt, a épousé Marie de Bretagne, sœur de Richemont. Le connétable de France devait défendre la France, mais La Trémoïlle était son ennemi mortel, et le favori du faible Dauphin avait fait signifier au duc d'Alençon la défense de recevoir son oncle et les secours qu'il lui amenait. Cependant toute la France désirait cette réconciliation, et la Pucelle avait prié Charles de pardonner à ses ennemis. Il avait promis et il oubliait sa promesse, car lui-même avait imposé sa volonté au duc d'Alençon.

L'armée est prête le 8 juin. La Pucelle et le duc d'Alençon se dirigent vers Orléans, à la tête de deux mille quatre cents hommes, afin de marcher sur les Anglais qui se sont fortifiés dans Jargeau. Dunois et Florent d'Illiers suivent avec des troupes en nombre égal ; et le jeudi 9 juin, Jeanne, commandant une armée de cinq mille hommes, fait son entrée dans sa bonne ville d'Orléans. Il y a juste un mois qu'elle a délivré cette cité.

La revoir fut une très grande réjouissance. Les Orléanais, dans leur admiration pour sa personne, ne la trouvèrent pas assez somptueusement vêtue ; ils lui offrirent une robe, une sorte de lévite longue que portaient les hommes, une huque, ou blouse courte qui se mettait sous la robe ou sous la cuirasse, avec « satin blanc sandal et autres étoffes ». Le tout leur coûta treize écus d'or. Jeanne ne parut pas insensible à la beauté de ses vêtements. Les Orléanais étaient fiers d'elle : ils n'y regardaient pas. En plus, ils offrirent deux mille quatre cents livres pour la solde des guerriers et organisèrent un convoi de canons, de couleuvrines et de munitions pour le siège de Jargeau.

De nouvelles troupes arrivaient chaque jour, et la Pucelle put se mettre en route pour Jargeau le 11 juin, à la tête de huit mille combattants.

II

Le 8 mai, en s'éloignant d'Orléans, Suffolk s'était dirigé sur Jargeau, à quatre lieues de la cité, en amont, pour fortifier cette place. Il emmenait avec lui ses deux frères, Alexandre et Jean de la Poule, et cinq cents soldats. Avec la garnison cela faisait sept cents hommes. Avec ses remparts, ses tours et ses fossés, la ville était facile à défendre.

Les Français, qui avaient repris toute leur confiance, descendent aussitôt dans les fossés. Suffolk fait une sortie, les surprend en désordre et les repousse. Mais Jeanne rallie l'armée qui n'est pas engagée, saisit son étendard et s'élance en disant à ses hommes : « Ayez bon courage et bonne espérance ! » Elle chasse les Anglais et envahit les faubourgs.